### Marchons ensemble vers la Pâque de Résurrection

### 2020

## Textes rassemblés par la Communauté de Sant'Egidio \_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_Semaine de la Passion

**Ps 122 (Psautier 121)**

**Ps 119, 97-112 (Psautier 118)**

**Lamentations 1, 1-4**

***Suivons Jésus comme des pèlerins***

*En provenant de lieux différents et de situations différentes, nous nous faisons pèlerins en cette semaine sainte, en suivant le Seigneur qui entre dans sa ville. Comme des pèlerins, nous emportons avec nous nos bagages, c’est-à-dire les poids et les problèmes de tant de frères plus pauvres de toutes les parties du monde. Comme des pèlerins, nous nous appuyons sur un bâton : la Parole de Dieu qui nous soutient et nous indique le chemin.*

**« Pourquoi avez-vous peur ? N’avez-vous pas encore la foi ? » (Marc 4,35-41)**

« Le soir venu » (Mc 4, 35). Ainsi commence l’Évangile que nous avons écouté. Depuis des semaines, la nuit semble tomber. D’épaisses ténèbres couvrent nos places, nos routes et nos villes ; elles se sont emparées de nos vies en remplissant tout d’un silence assourdissant et d’un vide désolant, qui paralyse tout sur son passage : cela se sent dans l’air, cela se ressent dans les gestes, les regards le disent. Nous nous retrouvons apeurés et perdus. Comme les disciples de l’Évangile, nous avons été pris au dépourvu par une tempête inattendue et furieuse. Nous nous nous rendons compte que nous nous trouvons dans la même barque, tous fragiles et désorientés, mais en même temps tous importants et nécessaires, tous appelés à ramer ensemble, tous ayant besoin de nous réconforter mutuellement. Dans cette barque… nous nous trouvons tous. Comme ces disciples qui parlent d’une seule voix et dans l’angoisse disent : « Nous sommes perdus » (v. 38), nous aussi, nous nous nous apercevons que nous ne pouvons pas aller de l’avant chacun tout seul, mais seulement ensemble.

Il est facile de nous retrouver dans ce récit. Ce qui est difficile, c’est de comprendre le comportement de Jésus. Alors que les disciples sont naturellement inquiets et désespérés, il est à l’arrière, à l’endroit de la barque qui coulera en premier. Et que fait-il ? Malgré tout le bruit, il dort serein, confiant dans le Père – c’est la seule fois où, dans l’Évangile, nous voyons Jésus dormir –. Puis, quand il est réveillé, après avoir calmé le vent et les eaux, il s’adresse aux disciples sur un ton de reproche : « Pourquoi êtes-vous si craintifs ? N’avez-vous pas encore la foi ? » (v. 40).

Cherchons à comprendre. En quoi consiste le manque de foi de la part des disciples, qui s’oppose à la confiance de Jésus ? Ils n’avaient pas cessé de croire en lui. En effet, ils l’invoquent. Mais voyons comment ils l’invoquent : « Maître, nous sommes perdus ; cela ne te fait rien ? » (v. 38). Cela ne te fait rien : ils pensent que Jésus se désintéresse d’eux, qu’il ne se soucie pas d’eux. Entre nous, dans nos familles, l’une des choses qui fait le plus mal, c’est quand nous nous entendons dire : « Tu ne te soucies pas de moi ? ». C’est une phrase qui blesse et déclenche des tempêtes dans le cœur. Cela aura aussi touché Jésus, car lui, plus que personne, tient à nous. En effet, une fois invoqué, il sauve ses disciples découragés.

La tempête démasque notre vulnérabilité et révèle ces sécurités, fausses et superflues, avec lesquelles nous avons construit nos agendas, nos projets, nos habitudes et priorités. Elle nous démontre comment nous avons laissé endormi et abandonné ce qui alimente, soutient et donne force à notre vie ainsi qu’à notre communauté. La tempête révèle toutes les intentions d’« emballer » et d’oublier ce qui a nourri l’âme de nos peuples, toutes ces tentatives d’anesthésier avec des habitudes apparemment « salvatrices », incapables de faire appel à nos racines et d’évoquer la mémoire de nos anciens, en nous privant ainsi de l’immunité nécessaire pour affronter l’adversité.

À la faveur de la tempête, est tombé le maquillage des stéréotypes avec lequel nous cachions nos « ego » toujours préoccupés de leur image ; et reste manifeste, encore une fois, cette appartenance commune (bénie), à laquelle nous ne pouvons pas nous soustraire : le fait d’être frères.

« Pourquoi êtes-vous si craintifs ? N’avez-vous pas encore la foi ? ». Seigneur, ce soir, ta Parole nous touche et nous concerne tous. Dans notre monde, que tu aimes plus que nous, nous sommes allés de l’avant à toute vitesse, en nous sentant forts et capables dans tous les domaines. Avides de gains, nous nous sommes laissé absorber par les choses et étourdir par la hâte. Nous ne nous sommes pas arrêtés face à tes rappels, nous ne nous sommes pas réveillés face à des guerres et à des injustices planétaires, nous n’avons pas écouté le cri des pauvres et de notre planète gravement malade. Nous avons continué notre route, imperturbables, en pensant rester toujours sains dans un monde malade. Maintenant, alors que nous sommes dans une mer agitée, nous t’implorons : « Réveille-toi Seigneur ! ».

« Pourquoi êtes-vous si craintifs ? N’avez-vous pas encore la foi ? ». Seigneur, tu nous adresses un appel, un appel à la foi qui ne consiste pas tant à croire que tu existes, mais à aller vers toi et à se fier à toi. Durant ce Carême, ton appel urgent résonne : « Convertissez-vous », « Revenez à moi de tout votre cœur » (Jl 2, 12). Tu nous invites à saisir ce temps d’épreuve comme untemps de choix. Ce n’est pas le temps de ton jugement, mais celui de notre jugement : le temps de choisir ce qui importe et ce qui passe, de séparer ce qui est nécessaire de ce qui ne l’est pas. C’est le temps de réorienter la route de la vie vers toi, Seigneur, et vers les autres. Et nous pouvons voir de nombreux compagnons de voyage exemplaires qui, dans cette peur, ont réagi en donnant leur vie. C’est la force agissante de l’Esprit déversée et transformée en courageux et généreux dévouements. C’est la vie de l’Esprit capable de racheter, de valoriser et de montrer comment nos vies sont tissées et soutenues par des personnes ordinaires, souvent oubliées, qui ne font pas la une des journaux et des revues ni n’apparaissent dans les grands défilés du dernier *show* mais qui, sans aucun doute, sont en train d’écrire aujourd’hui les évènements décisifs de notre histoire : médecins, infirmiers et infirmières, employés de supermarchés, agents d’entretien, fournisseurs de soin à domicile, transporteurs, forces de l’ordre, volontaires, prêtres, religieuses et tant et tant d’autres qui ont compris que personne ne se sauve tout seul. Face à la souffrance, où se mesure le vrai développement de nos peuples, nous découvrons et nous expérimentons la prière sacerdotale de Jésus : « Que tous soient un » (Jn 17, 21). Que de personnes font preuve chaque jour de patience et insufflent l’espérance, en veillant à ne pas créer la panique mais la coresponsabilité ! Que de pères, de mères, de grands-pères et de grands-mères, que d’enseignants montrent à nos enfants, par des gestes simples et quotidiens, comment affronter et traverser une crise en réadaptant les habitudes, en levant les regards et en stimulant la prière ! Que de personnes prient, offrent et intercèdent pour le bien de tous. La prière et le service discret : ce sont nos armes gagnantes !

« Pourquoi avez-vous peur ? N’avez-vous pas encore la foi ? ».Le début de la foi, c’est de savoir qu’on a besoin de salut. Nous ne sommes pas autosuffisants ; seuls, nous faisons naufrage : nous avons besoin du Seigneur, comme les anciens navigateurs, des étoiles. Invitons Jésus dans les barques de nos vies. Confions-lui nos peurs, pour qu’il puisse les vaincre. Comme les disciples, nous ferons l’expérience qu’avec lui à bord, on ne fait pas naufrage. Car voici la force de Dieu : orienter vers le bien tout ce qui nous arrive, même les choses tristes. Il apporte la sérénité dans nos tempêtes, car avec Dieu la vie ne meurt jamais.

Le Seigneur nous interpelle et, au milieu de notre tempête, il nous invite à réveiller puis à activer la solidarité et l’espérance, capables de donner stabilité, soutien et sens en ces heures où tout semble faire naufrage. Le Seigneur se réveille pour réveiller et raviver notre foi pascale. Nous avons une ancre : par sa croix, nous avons été sauvés. Nous avons un gouvernail : par sa croix, nous avons été rachetés. Nous avons une espérance : par sa croix, nous avons été rénovés et embrassés afin que rien ni personne ne nous sépare de son amour rédempteur. Dans l’isolement où nous souffrons du manque d’affections et de rencontres, en faisant l’expérience du manque de beaucoup de choses, écoutons une fois encore l’annonce qui nous sauve : il est ressuscité et vit à nos côtés. Le Seigneur nous exhorte de sa croix à retrouver la vie qui nous attend, à regarder vers ceux qui nous sollicitent, à renforcer, reconnaître et stimuler la grâce qui nous habite. N’éteignons pas la flamme qui faiblit (cf. Is 42, 3) qui ne s’altère jamais, et laissons-la rallumer l’espérance.

Embrasser la croix, c’est trouver le courage d’embrasser toutes les contrariétés du temps présent, en abandonnant un moment notre soif de toute puissance et de possession, pour faire place à la créativité que seul l’Esprit est capable de susciter. C’est trouver le courage d’ouvrir des espaces où tous peuvent se sentir appelés, et permettre de nouvelles formes d’hospitalité et de fraternité ainsi que de solidarité. Par sa croix, nous avons été sauvés pour accueillir l’espérance et permettre que ce soit elle qui renforce et soutienne toutes les mesures et toutes les pistes possibles qui puissent aider à nous préserver et à sauvegarder. Étreindre le Seigneur pour embrasser l’espérance, voilà la force de la foi, qui libère de la peur et donne de l’espérance.

« Pourquoi êtes-vous si craintifs ? N’avez-vous pas encore la foi ? » Chers frères et sœurs, de ce lieu, qui raconte la foi, solide comme le roc, de Pierre, je voudrais ce soir vous confier tous au Seigneur, par l’intercession de la Vierge, salut de son peuple, étoile de la mer dans la tempête. Que, de cette colonnade qui embrasse Rome et le monde, descende sur vous, comme une étreinte consolante, la bénédiction de Dieu. Seigneur, bénis le monde, donne la santé aux corps et le réconfort aux cœurs. Tu nous demandes de ne pas avoir peur. Mais notre foi est faible et nous sommes craintifs. Mais toi, Seigneur, ne nous laisse pas à la merci de la tempête. Redis encore : « N’ayez pas peur » (Mt 28, 5). Et nous, avec Pierre, « nous nous déchargeons sur toi de tous nos soucis, car tu prends soin de nous » (cf. 1P 5, 7).

Pape François,

[*Moment extraordinaire de prière*](http://www.vatican.va/news_services/liturgy/2020/documents/ns_lit_doc_20200327_preghiera_it.html) *en temps d’épidémie*,

27 mars 2020

**L’heure de sortir du sommeil**

Levons-nous donc, enfin, l’Écriture nous y incite : « L’heure est venue, dit-elle, de sortir de notre sommeil » (Rm 13, 11). Ouvrons les yeux à la lumière divine. Ayons les oreilles attentives à la voix de Dieu qui nous crie chaque jour cet avertissement : « Aujourd’hui, si vous entendez sa voix, n’endurcissez pas vos cœurs » (Ps 94,8), et ailleurs : « Qui a des oreilles entende ce que l’Esprit dit aux Églises » (Ap 2 ,3). Et que dit-il ? « Venez, mes fils, écoutez-moi, je vous enseignerai la crainte du Seigneur » (Ps 33,12). « Courez pendant que vous avez la lumière de la vie, de peur que les ténèbres de la mort ne vous saisissent » (Jn 12,35). Le Seigneur, cherchant son ouvrier dans la foule du peuple à laquelle il crie, dit encore :« Quel est l’homme qui veut la vie et désire voir des jours heureux ? » (Ps 33, 13). Que si, à cette demande, tu lui réponds : « C’est moi », Dieu te réplique : « Si tu veux avoir la vie véritable et éternelle, interdis le mal à ta langue et à tes lèvres toute parole trompeuse ; détourne-toi du mal et fais le bien ; cherche la paix avec ardeur et persévérance. (Ps 33, 14-15). « Et lorsque vous agirez de la sorte, mes yeux seront sur vous et mes oreilles attentives à vos prières, et avant même que vous ne m’invoquiez, je vous dirai : “Me voici.” » (Ps 33,16).

Benoît de Nurcie, *Règle*, Prologue, 8-18

#  \_\_\_\_ \_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_ Jeudi saint

Ps 46 (Psautier 45)

Ps 85 (Psautier 84)

Ps 133 (Psautier 132)

Exode 12, 1-28

Luc 22,1-30

Jean 13, 1-20

1 Corinthiens 11, 17-34

**Réapprendre la proximité dans la distance**

Voici l’heure où nous pouvons réellement réapprendre beaucoup de choses. Nous pouvons réapprendre à rester chez nous, mais aussi à comprendre que, de nous, dépendentnotreimmeuble, notre rue, notre quartier, notre ville, notre pays, conférant une substance effective à des mots qui, tant de fois, en étaient dépourvus : des mots comme proximité, voisinage, humanité, peuple, citoyenneté. Nous pouvons réapprendre à utiliser les réseaux sociaux non pas comme des formes de divertissement et d’évasion mais comme des canaux de présence, de sollicitude et d’écoute.Sans nous toucher, nous pouvons réapprendre la valeur de la salutation, la stimulation d’un compliment, l’incroyable force que nous recevons d’un sourire ou d’un regard. Sans que nos bras se tendent vers les autres, nous pouvons les embrasser affectueusement, comme nous le faisions déjà ou demanière encore plus intense, en communiquant, par ces accolades réinventées, l’encouragement, l’hospitalité, la certitude que nul ne sera laissé seul. Sans nous connaître, nous pouvons enfin réapprendre à ne condamner personne à l’indifférence, à ne pas traiter nos semblables comme des inconnus. Aucun être humain ne nous est inconnu, puis que nous savons par expérience cequ’est un être humain : cette pulsation de peur et de désir, ce mélange de pénurie et de prodigalité, cette cartequi unit la poussière de la terre à la poussière des étoiles.

José Tolentino Mendonça

**La prière abat les murs**

La vie est un drame. Quant à la religion,elle est devenue une habitude. L’âmeexige l’exaltation tandis que la religion offre la répétition. L’honnêteté, la sincérité ne viennent pas d’elles-mêmes. La fraîcheur, la profondeurdoivent s’acquérir. Il faut travailler sur elles constamment. Être modéré face à Dieu équivaut à une profanation. Le but recherché n’est pas une adaptation mais une transformation. Une réponse médiocre à l’immensité, à l’éternité estoffensive. La tragédie de notre temps est que nous avons quitté la dimension du sacré, que nous avons abandonné l’intimité dans laquelle la relation avec Dieu peut être cultivée avec patience, honnêteté et constance. La vie intérieure intime a été abandonnée. Toutefois, l’âme ne peut rester vide pour toujours. Ou elle est un canal pour la grâce, ou elle est occupée par les démons. Au commencement, les hommes ont cherché la compréhension réciproque en se consultant les unsles autres, mais aujourd’hui nous nous comprenons de moins en moins les uns les autres. Il y a un saut entre les générations. Bientôt il se creusera au point de devenir un abîme. Le seul pont possible est de prier ensemble, de consulter Dieu avant de chercher conseil entre nous. La prière abat les murs que nous avons créés entre l’homme et l’homme, entre l’homme et Dieu.

Abraham Joshua Heschel,

*Grandezza morale e audacia di spirito*, pp. 405-406

**Prendre soin du corps des autres**

Veillons sur la santé de notre prochain, aussi attentivement que sur nous, qu’il soit robuste ou ruiné par la commune maladie. Nous ne sommes tous qu’un dans le Seigneur, riches, pauvres, esclaves, hommes libres, sains, malades. Pour tous, il n’est qu’une seule tête principe de tout : le Christ. Et comme font les membres d’un même corps, que chacun s’occupe de chacun, et tous de tous. N’allons donc ni négliger, ni abandonner ceux qui sont tombés les premiers dans une déchéance qui nous guette tous. Au lieu de nous réjouir de notre bonne santé, affligeons-nous plutôt des infirmités de nos frères et songeons que la sécurité de notre âme et de notre corps dépend uniquement de l’humanité que nous témoignerons à ces frères.

Grégoire de Nazianze,

*Discours 14*, *« L’amour des pauvres »*, 8

**Communauté d’alliance – communauté de prière**

Quand Dieu s’unit à la communauté des hommes, le miracle de la révélation se réalise en deux dimensions : la dimensiontranscendantale […], et la dimension humaine, […]. À travers le son de la voix divine qui s’adresse à l’homme par son nom– tant celui d’Abraham, de Moïse ou de Samuel–, Dieu, sans cesse recherché par l’homme le long des routes infinies de l’univers, est soudainementdécouvert comme proche de l’être humain et en intimité avec lui, alors qu’il est devant ou à côté de lui. De cette rencontre – commencée par Dieu – entre Lui et l’être humain, la communauté prophétique inscrite dans l’alliance trouve sa fondation. Quand l’être humain s’adresse à Dieu, en L’appelant sur le ton familier du « tu », le même miracle se vérifie de nouveau : Dieu s’unit à l’homme et de cette rencontre, commencée cette fois-ci par l’être humain, naît une nouvelle communauté d’alliance, autrement dit la communauté de prière.

Joseph B. Soloveitchik,

*La solitudine dell’uomo di fede*, pp. 51-52

**Le bien de la charité**

Mes bien-aimés, tous les temps conviennent pour réaliser ce bien de la charité, mais le carême nous y invite plus spécialement. Ceux qui désirent accueillir la Pâque du Seigneur avec la sainteté de l’esprit et du corps doivent s’efforcer avant tout d’acquérir ce don qui contient l’essentiel des vertus et qui « couvre la multitude des péchés » (1P 4,8). C’est pourquoi, au moment de célébrer le mystère qui surpasse tous les autres, celui par lequel le sang de Jésus Christ a effacé nos fautes, préparons en premier lieu les sacrifices de la miséricorde. Ce que la bonté de Dieu nous a accordé, accordons-le à ceux qui ont péché contre nous. Que notre générosité se fasse plus grande à l’égard des pauvres et des souffrants afin que les voix d’un grand nombrerendent grâces à Dieu. Que la nourriture des nécessiteux soit la substance même de nos jeûnes. Nulle autre dévotion de ses fidèles ne plaît davantage au Seigneur que celle qu’ils adressent à ses pauvres ;nous reconnaissons le signe de sa bontélà où se manifesteune miséricorde pleine d’attentions.

Saint Léon le Grand,

*10e Homélie pour le Carême*., 3-5; PL 54,299-301

#  \_\_\_\_\_\_\_\_ \_\_\_\_\_ Vendredi saint

Psaume 22 (Psautier 21)

Psaume 51 (Psautier 50)

Psaume 102 (Psautier 101)

Isaïe 52,13 - 53,12

Jean 18-19

Philippiens 2,1-11

Apocalypse 7, 9-17

**Imploration de miséricorde**

En prison, la *prière du cœur* a repris sa place. Elle rythme ma journée. C’est aussi parce que j’ai besoin de redire à chaque instant que je m’abandonne absolument dans les mains du Seigneur, besoin d’accepter que je ne maîtrise rien, besoin de crier vous lui pour qu’il me sauve ! « Seigneur Jésus, prends pitié de moi pécheur !» : cette imploration de la Miséricorde, c’est la seule réalité immuable qui parcourt notre vie. Tout s’arrêtera un jour, même nos plus belles œuvres, même nos plus belles vies, tout finira sauf, pour l’homme, la nécessité de la Miséricorde divine : nous aurons toujours besoin d’être sauvés par Dieu. On découvre alors notre petitesse, on admet qu’on est capable de rien sauf de se jeter dans cet océan de miséricorde pour s’y dissoudre et devenir à notre tour, par notre prière incessante, un océan de miséricorde pour tous nos frères les hommes, et surtout ceux qui ne la connaissent pas et en ont le plus besoin.

Jacques Mourad, *Un moine en otage*, p. 114.

**La passion du Père**

Le Sauveur est descendu sur terre par pitié du genre humain. Il a patiemment éprouvé nos passions avant de souffrir la croix et daigner prendre notre chair. Car s’il n’avait pas souffert, il ne serait pas venu partager la vie humaine. D’abord il a souffert, puis il est descendu et s’est manifesté. Quelle est donc cette passion qu’il a soufferte pour nous ? La passion de la charité. Et le Père lui-même, Dieu de l’univers, « plein d’indulgence, de miséricorde » (Ps 102, 8) et de pitié, n’est-il pas vrai qu’Il souffre en quelque manière ? Ou bien ignores-tu que, lorsqu’Il s’occupe des affaires humaines, Il éprouve une passion humaine ? Car « le Seigneur ton Dieu t’a porté, comme un homme porte son fils » (Dt 1,31). Dieu prend donc sur Lui nos manières d’être, comme le Fils de Dieu prend nos passions.

Origène,

*Sixième homélie surÉzéchiel*, 6 (GCS 8, 384-385)

**« Femme, voici ton fils » (Jn 19,26)**

C’est un texte qui inaugure une riche saison de réflexions dans l’histoire de l’Église. De la mère, il n’était question qu’à Cana, et il est dès lors évident pour les exégètes de lier le premier signe de Jésus avec la présence de Marie au pied de la croix. Si le signe de Cana était le symbole de l’alliance entre Dieu et les hommes et si la mère représentait le peuple d’Israël, il est à présent mis en relation avec la conclusion de l’alliance, le commencement de l’Église représentée dans le disciple que Jésus aimait. Nous pouvons néanmoins lire dans le récit un premier sens évident, historique : Jésus ne veut pas que sa mère reste complètement seule et il fait le nécessaire pour que quelqu’un prenne soin d’elle.C’est un geste d’amour, de tendresse, de providence. Nous savons pourtant que, depuis toujours, les commentateurs, les exégètes et les Pères de l’Église et tous ceux qui ont prié sur ce texte, se sont empressés de trouver d’autres significations, et je voudrais rappeler au moins trois interprétations. La première contemple en Marie l’image de l’Église mère de tous les croyants représentés par le disciple. La seconde considère Marie elle-même, dans son individualité, comme mère de tous les chrétiens. Une troisième interprétation lit, au contraire, en Marie l’Israël croyant– comme dans l’Annonciation déjà et comme à Cana – qui entre dans le mystère du Christ. Donc Israël et le disciple aimé par Jésus s’accueillent mutuellement, habitant ensemble ; Israël, avec son trésor de foi, d’attente, de disponibilité accède au monde de la révélation et pour cela, sa sainte tradition et la tradition évangélique ne doivent jamais être séparées. C’est une belle manière de réfléchir sur la relation entre les deux Testaments. Spécialement aujourd’hui, avec la résurgence d’un antisémitisme qui parvient même à tenter l’élimination du peuple juif, et avec les tristes vicissitudes qui semblent contaminer le mystère d’Israël et le tacher du sang des frères, Marie peut nous être d’un grand réconfort. C’est une invitation à prier pour que ce mystère s’accomplisse dans la plénitude des temps, selon les paroles de saint Paul. … Sans entrer plus en profondeur dans les symboles, contemplons Marie comme l’Israël qui donne vie à Jésus et qui s’unit au destin de l’Église primitive représentée par Jean.

Carlo M. Martini,

*Imparare a credere*, pp. 160-161

**Le pardon, l’ultime parole d’un martyr**

S’il m’arrivait un jour - et ça pourrait être aujourd’hui - d’être victime du terrorisme qui semble vouloir englober maintenant tous les étrangers vivant en Algérie, j’aimerais que ma communauté, mon Église, ma famille, se souviennent que ma vie était DONNÉE à Dieu et à ce pays. Qu’ils acceptent que le Maître Unique de toute vie ne saurait être étranger à ce départ brutal. Qu’ils prient pour moi : comment serais-je trouvé digne d’une telle offrande ? Qu’ils sachent associer cette mort à tant d’autres aussi violentes, laissées dans l’indifférence de l’anonymat. Ma vie n’a pas plus de prix qu’une autre. Elle n’en a pas moins non plus. En tout cas, elle n’a pas l’innocence de l’enfance. J’ai suffisamment vécu pour me savoir complice du mal qui semble, hélas, prévaloir dans le monde et même de celui-là qui me frapperait aveuglément. J’aimerais, le moment venu avoir ce laps de lucidité qui me permettrait de solliciter le pardon de Dieu et celui de mes frères en humanité, en même temps que de pardonner de tout cœur à qui m’aurait atteint.

Frère Christian de Chergé, *Testament spirituel*

**« Elles se tenaient près de la croix du Seigneur »**

« Se tenir » veut dire être debout, c’est la position vigilante de celui qui attend quelque chose.

Les disciples sont partis parce qu’ils avaient peur. Les femmes, quant à elles, restent là, sans rien faire. La mort est la limite ultime, la séparation, où chacun est seul. C’est devant cette limite ultime que les femmes« se tiennent ». C’est là que naît la « compassion », la qualité la plus haute de Dieu, dans laquelle on perçoit l’autre comme partie de soi. La compassion est cette force qui vainc la limite ultime de la solitude et dela mort. De même que Dieu éprouve de la compassion pour l’homme et pour celui qui est sur la croix, de même ces femmes se tiennent là et là naît l’humanité nouvelle à l’image de Dieu, « près de la croix du Seigneur ».

C’est la seule fois que cette expression apparaît dans toute l’Écriture. Tout l’Évangile de Jean cherche à nous faire rester après de la croix du Seigneur. C’est là que nous voyons le Fils de l’homme élevé, là que nous avons la vie éternelle. Là que nous connaissons « Je – Suis », que nous connaissons Dieu. Là que le chef du monde est vaincu et que nous sommes attirés à lui. « Sa mère et la sœur de sa mère, Marie, femme de Cléophas, et Marie Madeleine ». « Mère »apparaît à six reprises en trois versets. Marie est nommée cinq fois « mère » et une fois avec le pronom « la » : « Et à partir de cette heure-là, le disciple la prit chez lui ».

Ces femmes semblent être au nombre de quatre, mais elles pourraient tout aussi bien n’être que trois ou deux : sa mère, la sœur de sa mère, Marie, femme de Cléophas, et Marie Madeleine : ou encore sa mère et la sœur de sa mère, autrement dit Marie de Cléophas, et Marie Madeleine. Mariefille de Cléophas serait, sur la base de cette interprétation, la Vierge, tandis que Marie Madeleine serait une cousine – une parente. Lesfemmes sont au nombre de quatre, mais à la fin, en réalité, elles sont une. Elles représentent tous ceux qui aiment, qui ont l’expérience de la vie et de la mort et qui connaissent la vulnérabilité, la force de l’amour et aussi la faiblesse et l’audace,fruit de la sagesse.

Silvano Fausti, *Il Vangelo di Giovanni*, p. 464

#  \_\_ \_\_\_\_ Samedi saint

Psaume 145 (Psautier 144)

Psaume 146 (Psautier 145)

Ézéchiel 37, 1-14

Apocalypse 21, 1-7

Apocalypse 22, 1-7

**Voici que tout se renverse**

Sur le Golgotha et à Gethsémani Dieu expérimente en tant qu’homme l’absence et le silence de Dieu, et la touffeur fébrile qu’est le vide dans lequel nous sommes plongés aujourd’hui. Sur le Golgotha et à Gethsémani, se dresse entre Fils et Père, entre Dieu et Dieu, un mur opaque : l’angoisse de l’homme, sa solitude, son orgueil désespéré, la soif de celui qui meurten raison de la haine, et qui se hait lui-même. Sur le Golgotha et à Gethsémani, c’est comme si Dieu prenait parti pour l’homme contre Dieu. Comme si Dieu était paradoxalement athée.

En cette heure, pour nous tous, pour moi, pour toi, pourpeuque nous ouvrions notre vieux cœur rebelle et angoissé ou simplement indifférent, en cette heure Jésus s’abandonne avec une infinie confiance à la volonté du Père. Dans cette obéissance humaine souverainement libre ne dénoue la tragédie dela liberté humaine. Notre liberté se libère. En Luc et en Marc, dans le jardin des Oliviers, la prière de Jésus se conclut par un « tu » vibrant d’amour (et c’est dans l’amour que se libère la liberté) prononcé la fin de la phrase la plus difficile, mais au fond confiante : « Cependant, que soit faite non pas ma volonté, mais la tienne. », « Cependant, non pas ce que moi, je veux, mais ce que toi, tu veux ! ». Et nous savons bien que le psaume 22 se conclut par une prière de louange. Jésus crucifié s’en remet au Père : « “Père, entre tes mains je remets mon esprit.” Et après avoir dit cela, il expira »(Lc 23,46). Et voici que tout cela se renverse. La souffrance et le désespoir humain qui s’interposaient entre Dieu et Dieu sont assumés et comme consumés par l’unité entre le Père et le Fils : l’enfer et la mort disparaissent comme une minuscule goutte de haine au creuset de feu de la divinité. La mort change de signe, elle devient l’étape d’une métamorphose, les portes de l’enfer se brisent et la lumière du Tabor le pénètre. Du cœur transpercé de Jésus surgissent de l’eau et du sang mêlés d’Esprit, l’eau du baptême et le sang de l’Eucharistie : « En effet, ils sont trois qui rendent témoignage, l’Esprit, l’eau et le sang, et les trois n’en font qu’un » (1 Jn 5,7-8).

Olivier Clément,

*La joie de la Résurrection*, p. 64

**Le Royaume de Dieu**

Le Royaume de Dieu (ou des cieux) est le cœur de la prédication de Jésus. Ce n’est pas un hasard si le panneau placé sur la croix, et par lequel on indiquait le motif de la condamnation à mort, disait : « Jésus de Nazareth, roi des Juifs ». En effet, Jésus n’a fait qu’un avec le Royaume qu’il a annoncé. Qu’a dit Jésus du Royaume ? Il en a dit trois choses : qu’il est un « évangile », c’est-à-dire une bonne nouvelle, qu’il est un « mystère », et qu’il est « proche ». Pourquoi et pour qui le Royaume est-il un è un « évangile » ? Il l’est pour les pécheurs, auxquels le pardon est annoncé et donné. Il l’est pour les malades, dont beaucoup d’entre eux sont guéris. Il l’est pour les pauvres, qui sont évangélisés et déclarés « bienheureux ». Il l’est pour les affamés qui sont rassasiés, car le pain non seulement est multiplié mais il est distribué, autrement dit partagé (aujourd’hui le pain est « multiplié » à une échelle industrielle, mais il n’est pas du tout partagé ; on le mange en petit nombre). Le Royaume est un « évangile  » pour les femmes, qui sont enfin accueillies dans la compagnie des disciples de Jésus. Il l’est pour les derniers, qui deviennent premiers, il l’est pour les exclus, qui sont inclus. Le Royaume de Dieu est notre monderenversé. Voilà pourquoi les puissants de la terre en ont peur. Voilà pourquoi Jésus, le roi de ce royaume, a été arrêté, traîné en justice, condamné à mort et exécuté. Le monde dans lequel l’homme est roi ne supporte pas le monde dans lequel Dieu est roi. Mais l’Évangile est précisément cela : Dieu est roi et vient régner sur cette terre hostile et sur cette humanité rebelle, et nous pouvons déjà commencer à vivre comme ceux sur qui et à travers qui Dieu règne.

Paolo Ricca,

*Come in cielo, così in terra. Itineraribiblici*, p. 48

**« Ô mon peuple … » (Michée 6, 3)**

*R/. Ô mon peuple, que t’ai-je fait ? En quoi t’ai-je contristé ? Réponds-moi.*

T’ai-je fait sortir du pays d’Égypte pour qu’à ton Sauveur tu fasses une croix ?

*R/. Ô mon peuple...*

T’ai-je guidé quarante ans dans le désert et nourri de la manne, t’ai-je fait entrer en terre assez belle, pour qu’à ton Sauver tu prépares une croix ?

*R/. Ô mon peuple...*

Qu’aurais-je dû faire de plus pour toi que je n’aie pas fait ? Moi, je t’ai planté pour être ma vigne choisie, belle entre toutes ; mais toi, tu m’as abreuvé d’amertume : car dans ma soif, c’est du vinaigre que tu m’as donné à boire et c’est d’une lance que tu as percé le côté de ton Sauveur.

*R/. Ô mon peuple...*

Moi, j’ai pour toi frappé l’Égypte et ses premiers-nés : mais toi, tu m’as livré après m’avoir frappé.

*R/. Ô mon peuple...*

Moi, je t’ai fait sortir d’Égypte, j’ai englouti le Pharaon dans la mer Rouge : mais toi, tu m’as livré aux grands prêtres.

*R/. Ô mon peuple...*

Moi, j’ai ouvert la mer devant toi : mais toi, tu m’as ouvert le côté avec une lance.

*R/. Ô mon peuple...*

Moi, je me suis avancé devant toi dans la colonne de nuée : mais toi, tu m’as conduit au prétoire de Pilate.

*R/. Ô mon peuple...*

Moi, je t’ai nourri de la manne au désert : mais toi, tu m’as frappé et flagellé.

*R/. Ô mon peuple...*

Moi, pour te sauver, je t’ai fait boire au rocher : mais toi, tu m’as fait boire du fiel et du vinaigre.

*R/. Ô mon peuple...*

Moi, j’ai frappé pour toi les rois de Canaan : mais toi, tu m’as frappé la tête avec un roseau.

*R/. Ô mon peuple...*

Moi, je t’ai donné un sceptre royal : mais toi, tu as placé sur ma tête une couronne d’épines.

*R/. Ô mon peuple...*

Moi, je t’ai exalté avec grande puissance : mais toi, tu m’as pendu au gibet de la croix.

*R/. Ô mon peuple...*

(d’après le Missel Grégorien)